

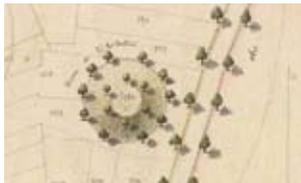


laissez-vous conter
l'histoire industrielle
du **Moulon**
Bourges Nord I

Chemin du Moulon
(Service du Patrimoine).



La Butte d'Archelet
Plan cadastral de 1816 (AD Cher).



Aujourd'hui, le quartier du Moulon est un quartier parmi d'autres au nord de Bourges, à vocation majoritairement résidentielle.

Mais, il y a 150 ans, ces quelques hectares de terres agricoles connaissent une véritable révolution en devenant l'un des tout premiers secteurs industriels de Bourges, accueillant plusieurs des usines les plus prospères de la ville.

Au tout début...

Le quartier du Moulon tient son nom de la petite rivière qui coule en contrebas de la rue Félix Chédin depuis Menetou-Salon et se jette dans l'Yèvre toute proche, en formant une plaine marécageuse. Le quartier n'a fait l'objet que de rares opérations archéologiques et on connaît encore mal les périodes les plus anciennes de son histoire. Des objets, épées, manche de poignard, extraits du cours de la rivière, évoquent des sanctuaires de la fin de l'âge du Bronze, consistant en des offrandes d'armes et d'objets de bronze jetés dans l'eau depuis un ponton de bois. Quelques siècles plus tard, au cours de la période celte (775-475 av. J.-C.), le site de Bourges devient une agglomération structurée et forte ; ses périphéries consistent alors en zones funéraires et artisanales.

Au nord de Bourges, en retrait de l'actuelle avenue du Général De Gaulle, subsistent les vestiges de la Butte d'Archelet. Parfaitement circulaire, elle possède des dimensions impressionnantes, d'un diamètre de 78,30 mètres pour une hauteur d'environ 5 mètres. Il s'agirait d'un tumulus, tombe aristocratique datée vers 500-430 av. J.-C., ce qui en ferait le monument funéraire le plus important du site protohistorique de Bourges.

Un long entracte agricole

À partir de la Conquête romaine, le quartier du Moulon est un secteur agricole, au-delà de la nécropole septentrionale de la ville, qui était située à l'emplacement approximatif de l'actuel cimetière Saint-Lazare.

À partir du Moyen Age, le territoire



Le domaine du Moulon
Plan cadastral de 1816 (AD Cher).

qui se développe au nord de Bourges est englobé dans la paroisse de Saint-Privé. Il est occupé par de grands domaines, attestés dans les archives à partir du XVI^e siècle : les Quatre-Vents, le Pressoir-Houet, la Rotte et, dans notre secteur, le manoir du Moulon. Ce dernier, établi entre la rivière, la rue du Moulon et le chemin rural dit de la Moulonnière, comprend plusieurs bâtiments entourés de jardins. La tradition fait remonter la construction du pont voisin à l'époque romaine.

De son côté, la Ville possède ici un "communal", où les habitants font paître leurs bêtes. À l'arrivée des Jésuites à Bourges, le maire, les échevins et Jean Niquet font une donation aux religieux comprenant entre autres des prés en la "Prairie de Moulon".

Un hôpital qui se fout de la charité !

En 1657, lors du "Grand enfermement des pauvres", Louis XIV fonde hors les murs, près de la chapelle Saint-Roch, un Hôpital-Général pour y accueillir les mendiants, les vieillards et les infirmes. Les terrains appartenant à l'établissement remontent au nord, en bordure du Moulon, à l'emplacement des futures usines.



La briqueterie du Moulon
(Musée du Berry).

Un quart d'heure avant l'arrivée du train !

Dans la première moitié du XIX^e siècle, le secteur n'a pas beaucoup évolué. Cependant, plusieurs citoyens y ont acquis des Biens Nationaux en 1792. On y trouve quelques habitants dispersés, comme Etienne Delhomme, jardinier qui vit avec sa famille en 1820 au "château de Moulon". En 1846, trois lieux distincts sont peuplés : la tuilerie de Moulon, dirigée par M. Delage, où vivent avec leurs familles, un tuilier, un charretier, un commis et un ouvrier ; le pont de Moulon où l'on trouve un cultivateur, sa famille et son domestique ; le communal de Moulon habité par Gilbert Judet, équarisseur, et sa famille.



En-tête de la briqueterie du Moulon,
1846 (Coll. J. Trougnoux).

Un réseau viaire persistant

Le quartier possède un réseau viaire d'une extraordinaire permanence. Selon les archéologues, la voie d'Avaricum à Genabum (Orléans) se trouvait sur le tracé actuel de la rue du Moulon. Mais surtout, les rues actuelles reprennent, pour la plupart, le tracé exact des chemins ruraux apparaissant sur le plan cadastral de 1816 : la rue Félix Chédin correspond au chemin de l'Hôpital à Asnières, la rue Camille Desmoulins et la rue du Moulon au chemin creux de Saint-Privé à Moulon, la rue Cuvier au chemin de Saint-Privé à Asnières, la rue Louis Billant au chemin de Bourges à Asnières. Le chemin de la Moulonnière n'a même pas changé de nom.

La gare des marchandises, fin XIX^e siècle
(coll. A. Giraud).



La gare de voyageurs, fin XIX^e siècle
(A.M. Bourges).



La gare des marchandises et l'actuelle
avenue du général Challes, fin XIX^e siècle (coll. A. Giraud).



Le train arrive en gare

En 1847, les trains de la Compagnie du Centre stationnent dans la gare provisoire installée à Saint-Doulchard, au niveau du pont supérieur. Le 16 septembre 1851, le débarcadère est inauguré à l'emplacement de la gare actuelle. La ville est reliée à la capitale en un peu plus de six heures, c'est une petite révolution. Mais la construction de la gare n'est pas sans conséquences sur les déplacements des Berruyers. Une coupure physique, nette et franche, ferme l'accès vers le nord, coupant ainsi les chemins ruraux

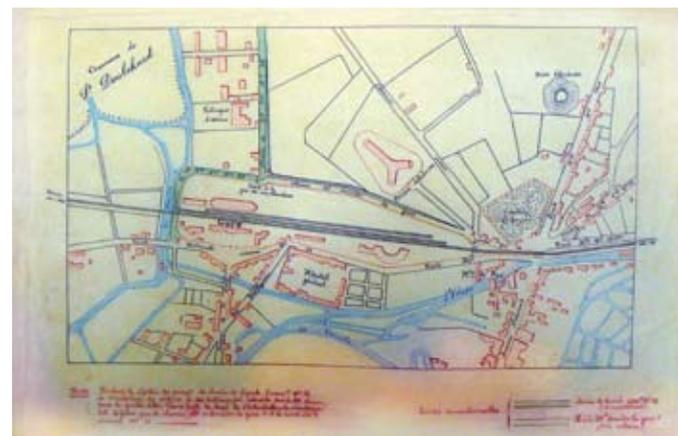
permettant de se rendre à Asnières et au-delà vers Saint-Martin d'Auxigny et la forêt de Haute-Brune. Il ne subsiste que trois passages, le pont noir, le pont supérieur et le passage à niveau Saint-Privé. Suite aux pétitions des habitants, une passerelle est inaugurée en 1911.

De ce fait, le développement des quartiers au nord de la gare est plus lent que celui des ensembles ouvriers du sud et de l'est.

À l'origine, l'entrée de la gare des marchandises est placée dans l'axe de l'actuelle rue Félix Chédin. Les tonnages transportés sont modestes, mais rapidement, le trafic se développe. En 1852, 465 tonnes sont transportées, 112 782 en 1876 (pour le service voyageurs, 95 000 personnes en 1852 et 524 550 en 1876). Mais la voie ferrée favorise aussi l'implantation des établissements industriels le long du chemin de

l'Hôpital à Asnières qui devient la rue Félix Chédin en 1927. Dès lors, le développement du quartier est conditionné par l'agrandissement des installations ferroviaires. L'avenue des Près le Roi profite elle aussi de cette situation. Ce qui n'était qu'un chemin latéral devient une avenue en 1887, les arbres sont abattus en 1903. Quelques petites entreprises viennent s'implanter dans sa partie est.

En 1910, une nouvelle gare des marchandises est créée plus au nord, pour remplacer l'ancienne, trop exigüe. Pour la desservir, le chemin de l'Hôpital au Moulon est viabilisé ; il devient la rue de la gare de marchandises. Corrélativement, deux cafés-restaurants ouvrent leurs portes au débouché du pont noir : la Cabane en Bois et la Petite Vitesse. Depuis octobre 2008, il n'y a plus aucun trafic fret en gare de Bourges.



Plan général de la gare de Bourges, fin XIX^e siècle (A.M. Bourges.).



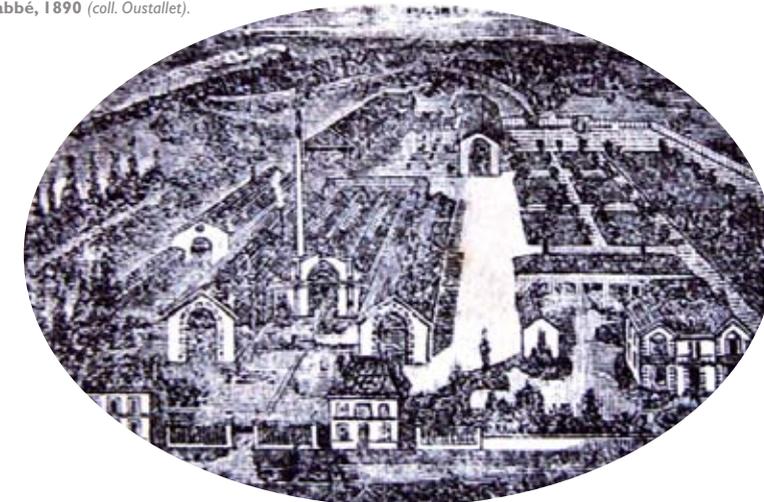
Le pont noir vers le quartier du Moulon, début XX^e siècle (coll. J.-B. Milliard).

Les débuts de l'industrialisation

Tandis que la Butte d'Archelet est présentée dans les annuaires du Second Empire comme lieu de promenade, la vallée du Moulon accueille progressivement ses nouveaux habitants. Quelques noms apparaissent, sans qu'il soit possible de reconstituer leur histoire. C'est le cas des établissements Espinasse-Patureau, qui possèdent en 1864 une fonderie de cloches dans le quartier du Moulon.

La fabrique d'essieux Labbé

Le premier établissement à s'implanter de manière durable est l'usine Labbé. Marchand de fer aux Aix-d'Angillon, Gilbert Désiré Labbé s'installe le long du chemin de l'Hôpital à Asnières dès 1862, pour produire des machines-outils. Mais il se spécialise rapidement dans la fabrication de moyeux d'une seule pièce, d'essieux et de roues de charrettes, dont il est l'inventeur. L'usine est composée de halles en pierre et briques, à toits en longs pans



une vaste propriété qui descend jusqu'à la rivière, dans laquelle on entre par un

développe régulièrement, pour stabiliser ses effectifs autour d'une cinquantaine d'hommes. Les locaux aussi s'agrandissent : en 1880, G. D. Labbé rachète à Eugène Brisson, maire de Bourges, l'ancienne usine Montigny, la maison de maître et un terrain planté en vignes et en arbres fruitiers, qu'il inclut dans l'enceinte de la fabrique. A la mort du fondateur, en 1886, l'usine passe à son fils, Lucien. En 1895, l'entreprise devient Labbé et Cie. L'usine est fermée entre 1932 et 1934. À son emplacement est percée la rue Ampère.



Les ouvriers de l'usine Labbé devant les ateliers, 1914 (coll. F. Delagrange).

Annonce pour l'usine Labbé, 1864 (A.D. Cher).

ou en sheds. Ils abritent le logement du contremaître, les bureaux, la pièce de la machine à vapeur et la chaufferie, la forge, les ateliers et les magasins. L'ensemble, clôturé, forme

portail encadré de deux pavillons. L'entreprise se vante aussi de disposer d'une rampe d'accès à la gare des marchandises. L'usine, qui travaille jour et nuit, se



Vue panoramique de l'usine Chédin, début **XX**^e siècle (coll. J. Trougnoux).

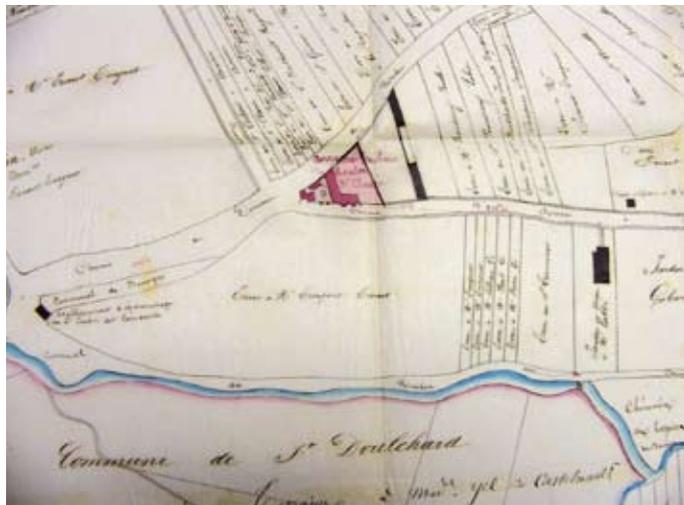


La fabrique de toiles cirées Chédin

Le second industriel à s'installer est Félix Chédin. En 1856, ce peintre et marchand de papiers peints installé rue Moyenne, crée une usine de toiles cirées au n° 9 de la rue de Mazières (actuelle rue Théophile Lamy). En 1864, il rachète les locaux de l'ancienne tuilerie du Moulon, devenue entre-temps une vinaigrerie, dans l'angle formé par les actuelles rues Félix Chédin et Camille Desmoulins. Dans les premiers temps au moins, il conserve une boutique en ville, au n° 8-10 rue de la Grosse Armée. Les réponses de l'entrepreneur aux

opposants à son installation, lors de l'enquête publique, donnent une idée assez précise de l'ambiance olfactive du quartier. À ceux qui craignent la

pollution de son activité, il oppose les odeurs se dégageant de la gare des marchandises où l'on stockait vieux chiffons, déchets de tannerie,



Plan d'implantation de l'usine Chédin, vers 1865 (A.D. Cher).

Détail d'une carte publicitaire, 1908 (coll. J.-B. Milliard).



guano et "os en putréfaction". Il faut y ajouter la présence d'un équarisseur dans le domaine du Moulon et d'une cartonnerie sur la montagne d'Archelet.

Le site consiste alors en une série de bâtiments organisés dans deux cours. Au nord, parallèlement à la maison d'habitation, un bâtiment de 35 m x 6 m accueille le séchoir préparatoire, l'atelier d'impression, le magasin de stockage et deux logements de contremaîtres.

Perpendiculaire à celui-ci, un autre édifice renferme l'écurie, l'atelier de préparation des couleurs, le séchoir étuve chauffé en sous-sol et l'atelier de peinture. Parallèle au premier bâtiment, un hangar de 55 m contient l'atelier à vernir, l'étuve, le hangar pour préparer les toiles et les papiers à la pierre ponce. Un hangar abrite les châssis, les toiles et les autres matériaux. Enfin, le fourneau à cuire les huiles occupe le centre de la cour. L'entreprise se développe régulièrement, passant de 46 ouvriers en 1874 à 75 en 1882. Félix Chédin achète progressivement les terrains situés de l'autre côté de l'actuelle rue Camille Desmoulins, pour agrandir ses locaux.

Étant une des plus importantes usines de ce type en France, l'entreprise Chédin exporte une partie de sa production, entre autres vers l'Argentine, le Brésil, Madagascar et le Tonkin.

L'usine continue à produire des toiles cirées durant la première moitié du **XX**^e siècle. Après avoir été reprise par Maréchal, sa concurrente lyonnaise, elle ferme pour être démolie en 1964-65.

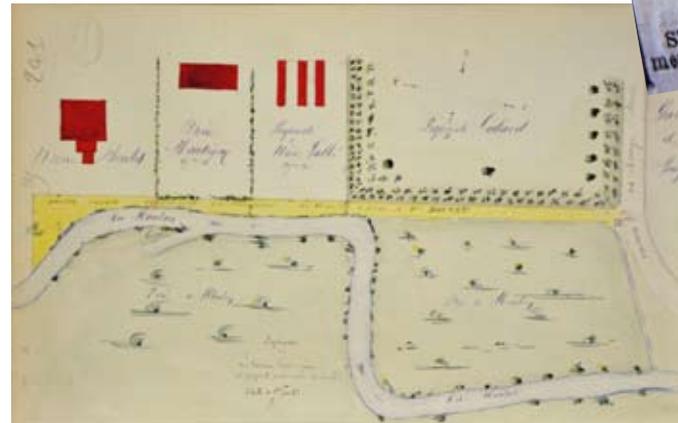
L'usine de chaussures Montigny

Le troisième entrepreneur de la rue est le sieur Montigny.

Cordonnier et fabricant de chaussures installé 20 rue Moyenne, il crée, en 1872, une fabrique de chaussures clouées au Moulon.

L'usine prospère et emploie 50 ouvriers en 1874.

Construite juste à côté de l'usine



Plan des Communaux du Moulon, 1875 (A.M. Bourges).

Labbé, elle compte une habitation et le bâtiment industriel en fond de cour. L'équipement comportait entre autres deux machines à coudre les semelles, une machine à estamper les clous et une machine à vapeur de 5 chevaux.

L'usine connaît rapidement des difficultés. Dès le début de 1875, le propriétaire ferme son entreprise. Il réouvre quelques mois plus tard, en employant alors des détenus de la prison militaire en plus des ouvriers. Son usine disparaît définitivement en 1880 et il vend ses locaux à Eugène Brisson.

Ouvrières de l'atelier des tentes, vers 1914 (coll. J.-B. Milliard).



ON DEMANDE DES OUVRIÈRES
Sachant coudre
S'adresser à l'Usine d'Habillements militaires, route d'Asnières,

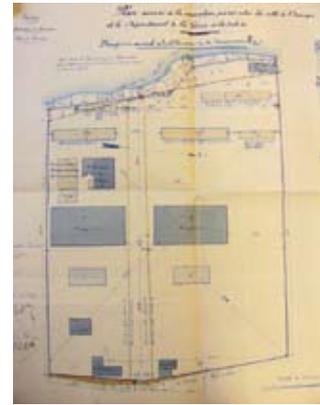
Annonce du Journal du Cher, janvier 1900 (A.D. Cher).

Une étoile filante : l'usine Boutet

À partir de novembre 1874, l'usine Boutet s'installe sur la parcelle voisine de l'établissement Montigny pour fabriquer des ponts en fils de fer. Mais l'établissement ferme en juin 1875, faute de commandes.

Le magasin central de l'habillement et du campement militaire

Plan général du "campement", 1878 (A.D. Cher).



et crée en outre un magasin réceptionnaire au Moulon, sur le terrain de l'ancienne usine Boutet, mis à disposition par la Ville. L'armée réutilise les locaux de la fabrique et en construit de nouveaux, en utilisant les matériaux de la démolition du premier magasin qui se trouvait en face, en contrebas de l'actuelle rue Armand Bisson.

Le magasin, entièrement clôturé, compte deux docks de 800 m² chacun, sur cinq travées et deux niveaux, les ateliers et le logement du comptable. Le personnel, nombreux, est majoritairement composé de civils, disposant d'un syndicat professionnel. Il fabrique en particulier des tentes et divers objets en fer blanc, gamelles, quarts... Le campement militaire reste à disposition de l'armée jusqu'en 1998, date à laquelle la Ville reprend le terrain pour installer le COMITEC (Communication, Informatique, Techniques nouvelles).

Le quartier évolue, comme d'autres dans la ville, grâce à l'armée, omniprésente à Bourges à partir des années 1870. En 1877, l'armée décide de déplacer le dépôt recevant les effets de campement, auquel est annexé un établissement confié à un adjudicataire pour la confection d'équipements militaires. À la demande du conseil municipal, l'armée maintient ses ateliers

Usine de chaussures, dite grande cordonnerie

L'usine Montigny a disparu, mais la cordonnerie ne disparaît pas du quartier.

En 1881, l'entreprise Chollet et Lecerf s'installe juste au nord du campement, pour produire des chaussures cloutées destinées à l'armée. Le bâtiment, construit en moellons et couvert d'ardoises, présente un plan en forme de croix

et se développe en rez-de-chaussée et en sous-sol : le pavillon central mesure 10 m x 72 m.

L'usine, qui démarre avec 60 ouvriers, en comptera jusqu'à 200 dans les années suivantes.

En 1887, l'entreprise devient Lecerf et Sarda, et possède des succursales 29 rue de Beaumont et à Asnières.

Les bâtiments sont repris vers 1930 par Henri Magdalenat pour y implanter son entreprise Rosières-Rosinox qui fabrique de grandes cuisines, à quelques kilomètres de

l'usine historique de Lunery.

Le site est remanié et agrandi, mais les bâtiments originaux sont conservés. Depuis les années 70, l'usine est spécialisée dans les appareils pour collectivités.

Ouvriers de l'atelier d'équipements militaires (coll. J.-B. Milliard).



La société coopérative de fournitures et de chaussures militaires

En 1893, apparaît dans les archives la mention d'une usine Helbronner au Moulon, produisant des fournitures d'équipement et chaussures militaires. Installé depuis environ 6 ans, il a répondu à un appel d'offre de l'armée. En 1894, il refuse le nouveau marché, pas assez rémunérateur. Ses ouvriers, membres de la chambre syndicale de l'équipement militaire de Bourges, décident alors, sur le conseil de leur député le prince d'Arenberg, de se constituer en société coopérative anonyme, à capital et à personnel variables.

Atelier de la Société coopérative d'équipements et de chaussures militaires, fin XIX^e siècle (coll. J. Trougnoux).



Extrait du plan Delafosse, 1886 (Bibliothèque Municipale).



Ecole d'apprentissage Jean Mermoz, après 1938 (coll. J. Trougnoux).



Ils obtiennent le marché pour 6 ans et installent les ateliers face à l'usine Labbé, dans une halle vitrée à structure métallique.

Le local connaît une seconde vie quand, en 1936, l'industrie aéronautique, dynamique à Bourges, est partiellement nationalisée.

Devant la nécessité d'harmoniser les formations, le gouvernement du Front Populaire y crée le Centre d'Apprentissage de l'Aéronautique Jean Mermoz. La halle accueille alors tous les cours des spécialités enseignées : fraisage, ajustage, tournage, chaudronnerie, mécanique, outillage, menuiserie, modelage... L'école fonctionnera jusqu'au milieu des années 60.

Le patrimoine industriel du Moulon aujourd'hui

Des usines évoquées, deux ont disparu. La fabrique de toiles cirées a été remplacée par les tours de la cité du Grand-Meaulnes au début des années 70. Une maison d'habitation ainsi qu'une partie du mur de clôture, percé d'un portail encadré de pilastres, sont cependant encore visibles, rue Félix Chédin. 9 9bis



Maison Chédin, 2010 (Service du Patrimoine).

Façade de la maison de maître Labbé, 2010 (Service du Patrimoine).



Pavillon d'entrée de l'usine Labbé, 2010 (Service du Patrimoine).



La halle de la Société coopérative a laissé place à des logements dans les années 2000. Seul un bâtiment plus récent demeure le long de l'impasse Félix Chédin, accueillant les ateliers d'entretien des lycées. 6

Des usines Labbé subsistent un des deux pavillons d'entrée sur la rue

Usine Labbé, 2010 (Service du Patrimoine).

Félix Chédin, une halle à toit en sheds et un bâtiment à toit en longs pans couvert en partie d'ardoises et en partie de tôles ondulées. 3

Il est caractéristique de l'architecture du XIX^e siècle avec ses encadrements de fenêtres en briques et surtout son oculus percé dans le pignon ouest et visible de la rue Félix Chédin. La maison de l'industriel, 5 typique des constructions du milieu du XIX^e siècle, obéit à une typologie assez raffinée ; la cage d'escalier conserve encore des vitraux représentant les brevets déposés par G.D. Labbé.



Le campement (actuel COMITEC), réhabilité au début des années 2000, conserve un ensemble important de bâtiments, bien visible pour le public. **7**

La maison du comptable à l'entrée, d'un schéma très simple, possède des encadrements de baies alternant brique et pierre. Les constructions plus en arrière sont de deux types différents : des bâtiments d'administration dont la typologie diffère peu de celle de l'habitat et des entrepôts qui allient le métal pour la structure, le verre et la pierre.

Plusieurs types de charpentes métalliques sont encore en place : à droite, celle du bâtiment face à l'entrée est composée de tirants boulonnés, en fonte moulée, cannelés,

terminés par une chape et des tiges filetées ancrées dans le mur ou sur les poteaux en fonte. Cette technique permettait de régler la charpente sur place. Certaines fermes sont également en bois. En revanche, la charpente de la halle voisine, plus classique, est en tôle rivetée.



Bâtiments du "campement" : maison du comptable au premier plan, 2010 (Service du Patrimoine).

La grande cordonnerie (actuelle usine Rosinox) est visible depuis la rue Félix Chédin. **8** La façade d'entrée a été visiblement plaquée sur le pavillon d'origine, entre les années trente et cinquante, donnant à cette construction une coloration Art-Déco. Les bâtiments à l'arrière, couverts de tuiles, sont en revanche très classiques, proches des typologies des groupes scolaires construits après les lois Jules Ferry.

Bâtiments fin XIX^e siècle de l'usine Rosinox, 2010 (Service du Patrimoine).



Entrée de l'usine Rosinox, 2010 (Service du Patrimoine).

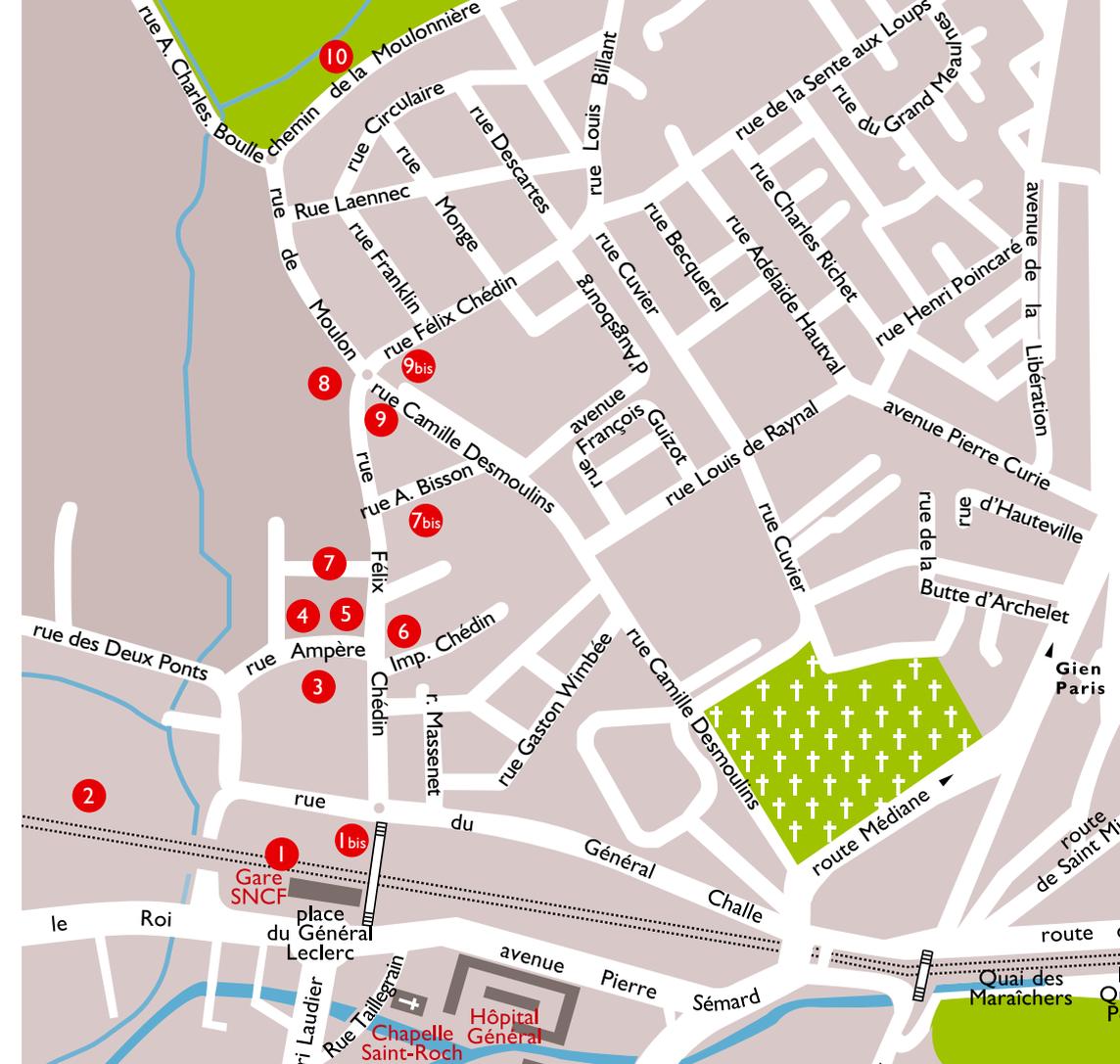
Un bâtiment de l'usine Montigny subsiste sur la rue Ampère. **4** Malgré les remaniements, il conserve des fenêtres surmontées d'arcs en segment et encadrées alternativement de brique et de pierre.



Bâtiment de l'usine Montigny, 2010 (Service du Patrimoine).

Légendes du plan

- 1** La gare des voyageurs
- 1 bis** Entrée de la première gare des marchandises
- 2** Deuxième gare des marchandises
- 3** Usine Labbé
4 rue Ampère
- 4** Usine Montigny
9 rue ampère
(dépôt de la Maison de la Culture)
- 5** Maison Labbé
7 rue Félix Chédin
(chambres d'hôtes l'Oustal)
- 6** Emplacement de la Société coopérative
- 7** Magasins de l'équipement et du campement (COMITEC) et maison du comptable
9 rue Félix Chédin
- 7 bis** Premier "campement"
- 8** Grande cordonnerie - Rosinox
- 9** Maison Chédin et emplacement de la tuilerie du Moulon
- 9 bis** Emplacement de l'extension de l'usine Chédin
- 10** Domaine du Moulon



Textes :

Alain Giraud,
guide-conférencier Ville et Pays d'art et d'histoire
Christophe Gratias,
Archives municipales de Bourges
Anna Moirin,
responsable du service Patrimoine

Remerciements :

Françoise Delagrangé,
Jean-Bernard Milliard,
Sophie et Gilles Oustalot,
Jack Trougnoux,
les archives départementales du Cher.

Vue aérienne 1931-1932. Au premier plan, vélodrome de Tivoli et usine Rosinox. Au centre, usine Chédin (coll. J. Trougnoux).



Charpente des bâtiments du "campement", 2010 (Service du Patrimoine).

Laissez-vous conter Bourges, Ville d'art et d'histoire...

... en compagnie d'un guide-conférencier agréé par le ministère de la culture. Le guide vous accueille. Il connaît toutes les facettes de Bourges et vous donne des clefs de lecture pour comprendre le développement de la ville au fil des quartiers ou les métamorphoses successives d'un paysage. Le guide est à votre écoute. N'hésitez pas à lui poser des questions.

Le service d'animation du Patrimoine...

... qui coordonne les initiatives de Bourges Ville d'art et d'histoire, a conçu cette brochure. Il propose toute l'année des animations pour les habitants et le jeune public. Il se tient à votre disposition pour tout projet.

Renseignements

Service du Patrimoine
12 place Etienne Dolet
18000 BOURGES
Tél. : 02 48 57 81 46
patrimoine@ville-bourges.fr

Bâtiment du COMITEC
(service du patrimoine).



Bourges appartient au réseau national des Villes et Pays d'art et d'histoire

Le ministère de la Culture et de la Communication, direction de l'Architecture et du Patrimoine, attribue l'appellation Villes et Pays d'art et d'histoire aux collectivités locales qui animent leur patrimoine. Il garantit la compétence des guides-conférenciers et des animateurs de l'architecture et du patrimoine et la qualité de leurs actions. Des vestiges antiques à l'architecture du XX^e siècle, les Villes et Pays mettent en scène le patrimoine dans sa diversité. Aujourd'hui, un réseau de 146 Villes et Pays vous offre son savoir-faire sur toute la France.

A proximité,

Blois, Chinon, Le Pays de Loire Touraine, Le Pays Loire Val d'Aubois, Loches, Orléans, Tours et Vendôme bénéficient de l'appellation Villes et Pays d'art et d'histoire ainsi que Nevers et Moulins.



BOURGES
aime la culture !

